

Introduction

La maison se réveillait doucement aux bruits de la campagne environnante. Les chants des coqs de basse-cour se répondaient d'un versant à l'autre de la vallée, rythmés par les cloches des vaches dans les pâtures. Grossi par les orages de ce début d'octobre, le petit ruisseau qui courait au fond du jardin faisait entendre son grondement sourd. Le pâle soleil automnal dardait ses rayons à travers les interstices des volets, dessinant sur le mur de la chambre des arabesques de lumière. Guy ne dormait pas, il écoutait ces bruits si familiers et goûtait ces instants de quiétude. À l'étage, les enfants étaient encore endormis, mais bientôt leurs cris et leurs rires résonneraient dans la maison brusquement réveillée. Dans cette demi-pénombre, il distinguait à ses côtés, sur le lit, la silhouette de sa femme Joëlle. Son souffle régulier se mêlait au bruissement des feuilles agitées par la brise qu'il percevait par la fenêtre entrouverte. Doucement, il déposa un tendre baiser dans son cou, elle frissonna et il sentit l'odeur de sa peau qu'il aurait reconnue entre mille. Il releva le drap sur son épaule dénudée. On commençait à ressentir la fraîcheur des petits matins d'automne.

Profitant de cette tranquillité apaisante, son esprit vagabondait, et dans sa tête, une multitude de questions se bouscuaient. Comment était-il arrivé ici ? Par quel miracle le destin l'avait-il conduit jusque-là, lui, fils et petit-fils d'immigré ? Comment sa famille avait-elle quitté les rivages de la Méditerranée

algérienne ? Pourquoi avait-elle déposé ses maigres bagages sur ces verdoyants coteaux vallonnés des Landes de Gascogne ? Il avait décidé de prendre le temps de se souvenir, de retracer le parcours chaotique de sa famille pied-noir aux origines espagnoles. Alors, il se souvenait de ses ancêtres qui vivaient paisiblement dans ce lointain pays submergé de soleil, de ces paysages arides balayés par le sirocco.

Comme à son habitude, il se leva silencieusement, se servit un café et s'installa sur la terrasse ensoleillée. Son regard se perdit alors sur la forêt environnante. La chaleur de ces dernières journées et la fraîcheur d'une providentielle pluie d'automne faisaient revivre la nature. Des sous-bois tout proches se levait une brume cotonneuse qui enveloppait tout sur son passage. Elle transformait le paysage familier, n'épargnant que les hauts châtaigniers et la cime des chênes centenaires.

Il aiguisa méticuleusement son crayon à papier, rituel obligatoire, avant de se plonger dans les souvenirs de son enfance. Une belle journée s'annonçait et son humeur s'en trouva réconfortée. Il s'était fait un devoir de figer sur le papier l'histoire de sa famille, avant que les derniers anciens ne disparaissent avec leurs souvenirs, à tout jamais. Cela lui pesait quelque peu, car il se sentait investi d'une responsabilité : écrire son témoignage pour que ses enfants, ses petits-enfants connaissent leurs racines. Il désirait laisser une trace de ces destins à la foi tragiques puis heureux, pour que tous les événements passés ne meurent pas avec le temps.

PARTIE I

Algérie, mon cher pays

Des personnages singuliers

Un bruit sourd et métallique s'échappait de la petite fenêtre de l'atelier, se diffusant jusque dans la rue inondée de soleil. Un petit homme moustachu, aux cheveux grisonnants, dans une blouse grise presque trop grande pour lui, travaillait, assis sur un tabouret de bois. Son visage émacié et son front dégarni le rendaient un peu plus vieux qu'il ne l'était en réalité : soixante-deux ans le mois dernier. Il tendait avec ses mains noueuses sur l'accoudoir arrondi d'un immense fauteuil une bande de tissu aux reflets mordorés et la fixait avec des petits clous à tête plate qu'il prenait un à un dans sa bouche. Son marteau battait régulièrement la cadence dans un geste simple et précis qui semblait machinal. En apparence seulement, car l'outil ne devait pas rater sa cible, au risque de déchirer le précieux tissu commandé par le client fortuné. Il régnait dans la pièce aux murs blancs badigeonnés à la chaux une atmosphère paisible mais appliquée. L'odeur du cuir et des bois exotiques se mélangeait aux effluves de la colle. À ses pieds gisait un petit monticule de copeaux de chêne en forme de tortillons, dus au travail expert du rabot, témoins de la réparation du meuble.

Joseph surnommé « Pépico », le grand-père maternel, artisan tapissier, possédait une personnalité affirmée, un humour fin et des réparties cinglantes. À son époque, il était coutume pour sa corporation d'avoir les idées politiques de la droite conservatrice,

eh bien, lui, par conviction mais aussi par esprit de contradiction, était un militant de gauche. Son atavisme, issu de ses racines de réfugié politique, lui conférait à vie un esprit rebelle. Lors des manifestations ouvrières, il était contraint de se grimer avec un petit chapeau, des lunettes et un foulard, afin que ses riches clients ne le reconnaissent pas dans les défilés de contestations et de luttes syndicales.

Son enracinement en Algérie datait de deux générations. Fils et petit-fils d'immigrés espagnols cherchant fortune dans ce pays qu'ils croyaient de cocagne, il se plaisait à romancer son histoire et brossait ainsi le tableau familial. Ses ancêtres étaient d'anciens bagnards déportés d'Estrémadure, ayant achevé leur triste vie aux fers dans les redoutables geôles sahariennes. Il était le seul rescapé de cette bande de mécréants, estimait mériter reconnaissance et gloire pour avoir élevé à la sueur de son front une tribu de quatre enfants.

Arrivé en France, il devint quelqu'un de solitaire, profondément meurtri. Il regretta jusqu'à la fin de ses jours d'avoir quitté sa terre natale où il menait une vie laborieuse mais heureuse aussi. Il ne fut pas un grand-père attentif, car il traînait une peine immense, celle des êtres déracinés ; son esprit était encore là-bas, sur l'autre rive de la Méditerranée. Trop âgé pour changer de vie et se projeter dans l'avenir, il ne fit que survivre, presque indifférent aux joies et chagrins de son entourage. Il savait pourtant forcer son talent inné pour la moquerie et lors d'inoubliables repas de famille, lorsqu'il se laissait aller à la plaisanterie, il captivait toujours son auditoire par sa finesse d'esprit et son humour décapant. Mais bien vite, la nostalgie le gagnait de nouveau et il se refermait comme une huître, se croquevillant sur lui-même et ses souvenirs.

Du plus loin que je me souviens, j'ai toujours ressenti à travers lui une grande blessure, sans contours, sans détails, indescriptible. Elle ne se refermera jamais...

Pendant ce temps, dans la cour intérieure au sol lisse de béton gris, ma grand-mère Digna, penchée sur le petit lavoir en ciment, frottait vigoureusement à l'aide d'une brosse dure et du savon de Marseille un pantalon de travail en toile indigo, lourde et grossière. C'était un petit bout de femme aux cheveux blancs et aux yeux si bleus qu'on eût dit que la Méditerranée vous contemplait. Il se dégageait de sa personne une vitalité débordante, un dynamisme communicatif. Inépuisable, du soir au matin, sans que la fatigue ait sur elle la moindre emprise, elle régissait la maisonnée avec douceur mais fermeté.

La matinée était peu avancée, mais déjà un soleil de plomb s'abattait sur la ville. Sidi Bel Abbès se réveillait par une chaude et lumineuse matinée de printemps. À l'ombre sous la pergola de vigne vierge, ma grand-mère besognait avec son énergie coutumière. Une corde de chanvre s'étirait depuis le tronc de l'amandier, puis filait jusqu'à la gouttière en zinc où elle s'enroulait sur plusieurs tours. Cet étendoir provisoire supportait les pantalons et les blouses de travail de Joseph. Ici, la chaleur était telle, disait-on, qu'on devait étendre le linge dès le petit matin, ne pas le quitter des yeux et surtout le ramasser avant l'heure de l'anisette, sinon il rétrécissait et se transformait tout bonnement en vêtement de bébé.

Un portail vert en fer forgé fermait le patio accueillant où murmurait une petite fontaine, fraîche et moussue. Un mince filet d'eau limpide gouttait d'un tuyau de bronze dans une large vasque de pierre aux reflets verdâtres. L'incessante chute des gouttes pourtant fragiles et leur impact répété avaient sculpté la dure matière granitique, creusant un sillon dans la pierre millénaire. Au dehors, la rue Duguesclin descendait jusqu'aux faubourgs de la ville, elle était bordée par un grand talus pierreux que les gens du quartier surnommaient affectueusement, « la montagnette ». N'ayant jamais vu que des plaines arides aussi lisses que la paume de leur main, ils

étaient fiers de pouvoir dire avec exagération qu'ils habitaient au pied d'une petite montagne. Derrière s'étendait à perte de vue une garrigue aussi sèche que l'amadou. Au loin serpentaient deux sombres traits parallèles : le rail de chemin de fer, destiné au transport des marchandises pour les villages perdus au fin fond du djebel désertique. Son tracé sinueux disparaissait parfois au détour d'un monticule rocheux, puis il réapparaissait, gravissant, dévalant, contournant les obstacles et se jouant des dénivellations avec une incroyable aisance.

Depuis sa place ombragée, Digna, inépuisable, volubile comme un moulin à paroles, conversait avec son mari. Absorbé par la précision de son méticuleux travail, entre deux coups de marteau, Joseph lui répondait distraitement mais patiemment par la fenêtre de l'atelier, lui-même attendant à la maison d'habitation. Celle-ci était construite de plain-pied, avec des murs blancs et un toit bas de tuiles plates. Ici, tout était de couleur claire pour résister au soleil, pour réfléchir ses rayons brûlants. L'épaisseur des murs de pierre retenait longtemps la fraîcheur de la nuit. Cette amie bienfaitrice s'immisçait par les volets ajourés dès le crépuscule et s'installait durablement, rafraîchissant le sommeil des habitants jusqu'à l'aube déjà tiède. Le mobilier était sobre mais fonctionnel, et c'était Joseph qui avait tout fabriqué de ses mains calleuses et expertes d'artisan, usant ses outils d'acier sur les durs bois de noyer ou d'acacia. Avec eux vivait encore Marie-Jeanne, benjamine de la fratrie, la seule à retarder son envol du douillet nid familial.

Ce prénom peu courant de Digna, la vieille dame le tenait de son père, aide de camp d'un capitaine de la Légion étrangère d'origine allemande, qui avait passé sa vie à guerroyer du Rif marocain à l'Atlas tunisien, jusqu'aux confins mêmes du Sahara occidental. En souvenir de cet homme qui lui avait sauvé deux fois la vie et qu'il admirait plus que tout, l'arrière-grand-père jura que si un jour il en réchappait, il aurait une fille et

l'appellerait Digna, comme la fille de son valeureux officier. Et voilà pourquoi, des années plus tard, une jolie petite fille blonde aux yeux bleus, toute menue, exilée espagnole et native de Valence, porta ce prénom à consonance germanique.

Ma grand-mère avait l'obsession de la propreté et rien ni personne dans son entourage n'échappait à ses lavages répétitifs. On ne pouvait laisser durablement traîner une paire de chaussures, un vêtement, ou bien même un enfant, sans qu'elle se précipite dessus pour l'astiquer. Elle fut une grand-mère adorable, attentive et aimante. N'étant guère instruite, elle parlait peu le français et souvent, ses propos nous amusaient, car elle mélangeait les deux langues dans un dialecte incompréhensible, inventant parfois de son propre chef des mots inconnus du dictionnaire français ou ibérique. Quelque temps après notre rapatriement naissaient mon frère et ma sœur, et nous devenions ses petits-enfants adorés, son unique raison et joie de vivre. Elle ne supportait pas que l'on puisse se faire gronder ou punir, et bien souvent, nous nous réfugiions sous ses jupons pour échapper à la fessée promise à grands cris. Elle venait alors à notre secours pour plaider notre cause. Elle faisait presque rempart de son corps, réussissant toujours au bout du compte à nous protéger de la sévère sanction.

Je me souviens si peu, car le timbre de sa voix s'est perdu dans les méandres du passé, mais ses expressions pleines de bon sens restent gravées dans ma mémoire. Comme une lumière dans le soir, ses bons mots, ceux qu'elle nous décochait dans sa révolte, m'éclairent encore aujourd'hui. L'un de ses favoris, celui que j'emploie à mon tour pour lui rendre hommage lorsqu'il n'y a plus rien à dire, lorsque la situation est désespérée. C'est le mot « dégoutation »...

Dans la cour commune, adossé au mur mitoyen de la maison de Joseph était bâti l'appartement de mes parents. Ange – mon

père – profitait de ses ultimes jours de congé pour achever les travaux d'aménagement de la salle à manger. Il enduisait de plâtre le mur en pierre de la grande pièce lumineuse à l'aide d'une lourde taloche en bois. Verticalement, de bas en haut, il disposait lentement une épaisse couche puis l'étalait, l'égalisait d'un geste ample mais appliqué. Ensuite, à l'aide d'une longue et vieille truelle en métal, il dessinait des motifs arrondis et réguliers sur l'enduit blanc. L'odeur acre et farineuse du plâtre humide flottait dans l'air, se mêlait à la fragrance délicate des bouquets de lavande qui séchaient sur la vieille poutre en chêne foncé de l'imposante cheminée. Elle était bâtie en pierre de la Mekerra, cet oued descendu des hauts plateaux du djebel El Beguira.

Ange paraissait très sérieux, extrêmement concentré. Seul un petit sifflement laissait supposer qu'en fait ce travail lui plaisait bien et qu'il était fort satisfait du résultat de son œuvre. Son visage bronzé était maculé de petites taches blanches de plâtre séché, mais une casquette protégeait ses cheveux bruns ondulés. C'était un homme au teint mat, de taille moyenne, râblé et fortement charpenté. Sa mâchoire carrée dénotait un caractère volontaire et bien trempé. Une fine moustache, à la « Clark Gable » adoucissait l'ensemble, et ses cheveux gominés, plaqués en arrière, lui donnaient plutôt l'apparence d'un pizaiolo italien que d'un plâtrier espagnol.

Pourquoi ce prénom peu courant d'Ange ? Bien qu'il ne fût pas un démon, il n'en était pas moins le contraire. En fait, durant ces temps lointains que les moins de cinquante ans ne peuvent pas connaître, il était établi dans les us et coutumes de prénommer un garçon comme son parrain. Or lui n'avait malheureusement qu'une marraine, Angèle, et comme il eut la malchance de naître garçon, ils lui donnèrent ce prénom au masculin, quand même difficile à porter. Fonctionnaire de l'Éducation nationale, il profitait de ses nombreuses vacances

pour bricoler à la maison et se dévouer pleinement à sa petite famille. Il veillait sur nous, nous protégeait des brutalités de la vie, comme l'indiquait son prénom, tel un ange gardien.

Un seul péché mignon l'éloignait temporairement mais brièvement de sa famille adorée : les compétitions de boules lyonnaises, qu'il gagnait parfois. Lorsqu'il rentrait à la maison tout aurolé de gloire, une petite coupe dans la main, il racontait longuement et précisément à un auditoire pas vraiment passionné la partie mémorable. Il n'omettait aucun détail : la « plombée » ou la « frappe plein fer », termes éminemment boulistiques, qui lui avaient donné la victoire face à des adversaires ébahis. Ceux-ci étaient dégoûtés à tout jamais de lutter contre un tel adversaire, aussi adroit et talentueux, aux dires de mon père satisfait.

Sa prime enfance et sa jeunesse ne furent pas très dorées. Orphelin de guerre, dès l'âge de dix ans, il eut le temps de connaître et d'aimer son papa, un ouvrier plâtrier italien au physique de catcheur, dur au labeur mais au cœur tendre. Ces souvenirs douloureux, cette disparition injuste, lui laissèrent une peine indélébile et un devoir de se consacrer entièrement à ses enfants, ce qu'il fit avec une totale abnégation, avec un amour indéfectible.

Sa mère Rose, veuve très jeune, dut dès lors se mettre au travail. Faute de temps et de présence, elle ne put totalement se consacrer à son éducation, comme elle l'aurait souhaité. Il fut donc livré à lui-même et c'est à l'école de la rue avec les copains des quartiers cheminots qu'il grandit. Il commença trop tôt à travailler : à douze ans dans un atelier de forgeron, duquel il garda les mauvais souvenirs de travaux pénibles et harassants. En ces temps jadis, les patrons n'étaient pas tendres avec les jeunes apprentis. Le Code du travail ne punissait malheureusement pas les mauvais comportements. Il fit plusieurs autres métiers aussi, mais c'est à la force de son caractère et de son

intuition qu'il put préparer et réussir un concours de laborantin dans l'Éducation nationale. Cette fonction publique d'état lui conféra à vie un statut inaltérable qu'il estimait peu payé, mais surtout de joyeuses, agréables et interminables vacances.

Dès lors, il décida de fonder une famille qu'il voulait unie et aimante, ce qu'il réussit, et ce fut, je crois, sa plus grande fierté. Son caractère optimiste dégageait une grande énergie et lui faisait croire que tout irait mieux demain. Je reste persuadé que c'est grâce à lui, à sa vigilance et à son courage que toute la famille est arrivée à bon port, saine et sauve.

Sa fortitude, apaisante, réconfortante, nous protégera durant toute la période triste de notre histoire, puis nous accompagnera même au-delà, durant nos jours heureux. Je lui dois ce que je suis...

Dans la cuisine au sol pavé de carreaux rouges, Charles Trenet fredonnait « la mer qu'on voit danser le long des golfes clairs ». La mélodie était tellement audible et claire dans la grande pièce ensoleillée qu'un visiteur inopiné aurait cru voir le chanteur en chair et en os rouler des yeux ronds, avec son célèbre feutre à la main. Eh bien non, l'artiste n'était pas là, mais alors, d'où venait la chanson ? Inexplicablement, comme par magie, elle sortait d'un antique et volumineux poste à galène déniché chez un brocanteur, laborieusement démonté et habilement réparé. Sa large façade était en imitation ronce de noyer, avec de gros boutons brillants en bakélite noire. Lorsque l'appareil était en fonctionnement, une petite lumière verte du plus bel effet éclairait le numéro de la station radio choisie. Mon père avait fait naître de ses mains habiles une moderne antiquité.

Le soleil matinal inondait la cuisine, la chanson imaginait le ressac de la mer. L'odeur appétissante de la cuisine méditerranéenne, savoureuse et épicée, flottait dans toute la maison. Elle

s'évadait par la fenêtre grande ouverte, même au-delà de la cour ombragée, dans la rue déserte en cette heure brûlante de la journée. Les délicats effluves culinaires auraient sûrement aiguisé l'appétit du plus repu des passants occasionnels.

Ma maman, Josette, malaxait de ses mains, dans un plat marron en terre cuite, un mélange de viande de porc hachée, d'ail et de persil. Elle cassa un œuf dans la farce persillée, s'essuya le front d'un revers du bras, effaçant la trace de farine qui l'avait maculée. Puis elle continua sa préparation, tout en surveillant du coin de l'œil les tomates qui frissonnaient doucement dans l'huile de la sauteuse. Elle préparait une des composantes de notre repas : des boulettes de viande accompagnées de « frita », délicieuse recette pied-noir à base de tomates et piments grillés.

Brune, la peau laiteuse, ses longs cheveux d'ébène étaient souvent noués en natte ou en chignon. Elle avait une silhouette fine, le maintien des danseuses de flamenco. Elle était la troisième d'une fratrie de quatre enfants : Marcel, Odette et Marie-Jeanne. Dès sa majorité, elle quitta le cocon familial pour trouver un emploi à la poste. Elle rencontra un peu plus tard ce beau jeune homme typé, issu des quartiers pauvres de la ville, qui lui fit une cour assidue et la décida à se fiancer. Elle démissionna rapidement de son métier de fonctionnaire pour se marier, se consacrant pleinement à son mari et bientôt à sa petite famille. J'étais le premier, et le plus beau bébé, aux dires de ma grand-mère que je cite bien volontiers dès que j'en ai l'occasion, toute modestie mise à part, bien sûr.

Comme tous les petits garçons, je suppose, un lien charnel, infiniment puissant nous unissait. Elle était mon rayon de soleil, effaçant par sa présence tous mes chagrins. Son affection estompait mes angoisses et mes peines. Elle m'irradiait de son amour de mère, et même maintenant, cinquante ans après, j'ai le sentiment qu'elle ne vit que pour nous aimer et nous

protéger, sans jamais se plaindre, dans un total sacrifice. Si ma vie d'enfant fut heureuse et stable malgré tous les malheurs, si mon existence d'adulte est remplie de bonheur, c'est aussi grâce à elle, à ce sentiment très fort et indispensable qu'elle a su me léguer : l'amour de sa famille.

Les effluves de l'appétissante recette maternelle me débusquèrent même dans l'endroit le plus reculé de mon terrain de jeu, faisant frémir d'appétit mes narines dilatées. J'étais dissimulé à l'ombre, derrière le gros figuier du jardin, dont j'essayais vainement de faire le tour avec mes petits bras en m'étirant de toutes mes forces. Je collais ma joue d'enfant à son énorme tronc gris et rugueux, comme une patte d'éléphant, respirant sa douceur et sa force, m'emplantant de sa puissance.

Je m'imaginai être un cowboy solitaire, encerclé par une bande d'Indiens hurlants qui, en fait, s'avérait être le troupeau de chèvres bêlantes, mené par le bâton sévère du petit berger arabe, sur la montagnette. J'étais coiffé d'un chapeau à large bord imitation stetson qui faisait de l'ombre tout autour de moi, tant il était imposant. Entouré d'une ceinture à grosse boucle dorée, dont le bout pendait jusqu'à mes pieds, je faisais feu de tout mon arsenal : deux pistolets argentés en plastique. J'imitais la détonation des invraisemblables grosses cartouches en arrondissant ma bouche en forme de cul de poule. Mes deux bras tendus, je visais les chèvres agiles qui broutaient l'herbe sèche et trop rare du talus en face de notre maison.

Préoccupé à me défendre contre l'imaginaire attaque indienne, j'entendis comme dans un songe clamer « Guy » – mon prénom – dans un long appel qui montait au loin, résonnant jusque dans le patio qui m'abritait. Je percevais à peine le « Gu », mais c'était le son aigu du « i » qui s'élevait comme une plainte, planant longuement dans la quiétude du quartier, porté par l'air sec et chaud. Ma grand-mère Rose hurlait mon prénom,

du fond de la ruelle qui montait de la ville. Telle la sirène des pompiers, sa voix portait si loin que l'appel strident vrillait mes tympans, égayant le troupeau de chèvres, au grand dam du jeune berger qui s'évertuait à les regrouper.

Je crus un instant qu'elle fût en danger, attaquée à son tour par la horde sauvage. Prenant mon courage à deux mains tout en me débarrassant de l'accoutrement qui m'entravait, je franchis le portail pour lui porter secours. Une fois dans la rue, je pus enfin revenir dans le territoire des adultes, comme tous ces enfants qui jouent dans un monde virtuel, celui de leur imagination féconde.

Rose montait lentement la longue et rectiligne rue en pente douce qui venait des faubourgs blancs de la ville agitée. Elle me tendait les bras et moi, je courais à perdre haleine, mon petit cœur d'enfant battant à tout rompre dans ma poitrine serrée. Au risque de tomber et me blesser les genoux sur la route empierrée, je courais aussi vite que je pouvais, le souffle court, moulinant mes petites jambes à toute vitesse, au grand désarroi de ma grand-mère inquiète qui redoutait une galipette incontrôlée. Au final, je lui sautais dans les bras en éclatant de rire, tout heureux et effrayé à la fois. Elle me grondait d'une voix douce en faisant semblant d'être en colère, mais blotti contre elle, ma tête enfouie au creux de son épaule, je ressentais sa fierté et sa joie immense de me tenir dans ses bras, « mon Guy » comme elle disait, son premier petit-fils. Puis une fois tous nos sens apaisés, elle ouvrit son sac et me fit son offrande : une immense banane jaune et luisante, toute mouchetée de noir, bien mûre. Je la dévorais avec délice, sans plus attendre, en fermant les yeux de béatitude.

Rose était une maîtresse femme, veuve très jeune, soumise à une rude existence, contrainte au devoir d'élever toute seule sa famille. Petite et brune, les cheveux frisés et les formes arrondies, elle avait le caractère fort des êtres habitués à

souffrir, à se battre pour survivre. Elle dégageait une force tranquille, ses propos étant toujours légitimes et objectifs. Sa présence nous rassurait, si bien qu'on lui pardonnait toujours sa franchise parfois un peu blessante mais toujours sincère. Elle avait réussi par sa ténacité et son courage à éduquer aussi bien qu'elle le pouvait malgré son petit salaire ses deux fils. Mon père était l'aîné, et Yves, son frère cadet, dix ans plus jeune. Rose était dure au travail et sous son apparence de femme sévère, elle avait en réalité un cœur d'artichaut.

Comme nous entrions dans la cour, Digna se présenta sur le pas de la porte, saluant notre arrivée d'un signe de la main, et Rose, un sourire éblouissant aux lèvres, lui répondait heureuse, d'un hochement de tête. Pendant que mes deux grands-mères conversaient sur le seuil, j'entrais en courant dans la maison et sautais agilement dans les bras de ma mère. Je l'embrassais, faisant claquer ses joues de baisers sonores, comme si je ne l'avais vue depuis des lustres. Nous attendions impatients le reste de la famille, car un repas devait nous réunir ce lundi de Pâques. Il s'annonçait joyeux et festif.

Le soleil brûlant se rapprochant de son zénith, la chaleur se faisait de plus en plus accablante. Bientôt, dans les rues désertes, la température des pavés chauffés à blanc ferait onduler les contours et les formes des maisons, comme dans un mirage saharien. Les habitants, réfugiés dans leur demeure aux volets clos, protégés de l'étouffante fournaise, s'apprêtaient à se mettre à table. D'ici peu, les seules apparences de vie ne seraient plus que l'apparition fantomatique d'un maigre chien errant, ou la course furtive d'un chat famélique. Au loin, la grosse cloche en bronze de l'église Santa Cruz sonnait à toute volée les douze coups de midi, ses ondes vibratoires résonnaient aux quatre coins de la ville écrasée par la canicule. Au-dehors, on ne verrait plus âme qui vive jusqu'à la fin du repas, puis de la

sieste obligatoire et bienfaitrice, capable de ressusciter même le plus abattu des simples mortels.

Le bourdonnement lointain d'un moteur brisait la quiétude du quartier et petit à petit, le bruit se rapprochait annonçant l'arrivée d'un motocycliste isolé. La silhouette svelte d'un adolescent chevelu apparaissait de plus en plus précise. Il chevauchait superbement une flamboyante *Vespa* blanche aux garnitures bleu ciel, deux grands rétroviseurs argentés fixés de chaque côté du guidon. Devant, son gros phare tout rond symbolisait le noble caractère de la marque italienne. Les larges pneus aux enjoliveurs gris métallisés laissaient derrière eux une traînée de poussière, comme la cavalcade d'un cowboy solitaire et taciturne dans un film du Far West.

Mon oncle Yves – frère cadet de mon père – ralentissait, stoppait précisément en face du portail en fer forgé de l'entrée et mettait un pied à terre. D'un coup de talon énergique, il déplaçait sèchement la béquille fourchue, tirait sans effort de ses deux mains le guidon en arrière pour mettre en équilibre et définitivement au repos son engin motorisé. Il descendait ensuite lestement de sa selle en cuir noir, un peu élimée, retirait ses lunettes noires et se campait les deux jambes écartées devant la glace du large rétroviseur. Sortant d'un geste rapide un peigne marron en écaille de son blouson au col relevé, il entreprit de coiffer sa crinière de rocker. Dès qu'il eut l'impression d'avoir discipliné sa tignasse brune et ondulée, il arrangea le col de sa chemise à fleurs, parut satisfait du résultat et envoya du bout des lèvres un baiser à son reflet dans le miroir. Nonchalamment, d'un pas chaloupé, il se dirigea vers la maison.

Arrivé devant le portail, il levait sa jambe droite horizontalement à la hauteur de sa hanche, manœuvrait le loquet avec la pointe de sa botte tendue, puis poussait délicatement la large porte qui s'ouvrait aisément, sans un seul bruit. Sa manière

peu conventionnelle d'entrer dans le patio lui fit décrocher un sourire à lui-même, puis une moue d'approbation devant ce geste presque parfait. Yves se trouvait unique et exceptionnel ! En traversant la cour ombragée, il entamait quelques brefs pas de danse, en faisant aller ses jambes légèrement fléchies de droite à gauche, puis fredonnait en dodelinant de la tête « Be bop a lula », un air qui ne ressemblait que très vaguement au dernier tube de Gene Vincent. Il nous rejoignait alors dans la maison, salué par nos cris de joie. Mon parrain transportait toujours la gaieté et savait dispenser autour de lui une bonne humeur communicative.

Peu de temps après, une *DS Citroën* noire métallisée s'avancait elle aussi très lentement dans un ralenti presque insonore, gravissant le chemin caillouteux et pentu. Le doux ronronnement de son puissant moteur douze soupapes perturbait à peine le silence qui enveloppait ce coin isolé de la ville si calme en cette heure de la journée. Par la vitre baissée, on pouvait distinguer un homme vêtu d'une chemise de lin blanc cassé, les yeux dissimulés derrière des lunettes *Ray-Ban* vertes à monture dorée. Rasé de près, les cheveux courts, sentant bon l'eau de toilette, il se dégageait de sa personne une élégance naturelle. Il conduisait une main sur le volant, le bras gauche accoudé à la portière, ses doigts tapotant distraitement le rebord de la carrosserie. Une énorme chevalière en or aux armoiries de sa famille ornait son annulaire, tandis qu'une lourde gourmette du même métal précieux, aux initiales de « JC », entourait son poignet. Attention, voici qu'arrivait Don José (prononcez « don rossé »), le deuxième Joseph de la famille, mon oncle par alliance. Chef de l'entreprise familiale de travaux publics, il partait souvent pour plusieurs jours avec sa fidèle et dévouée équipe d'ouvriers arabes, afin de creuser des puits dans les villages éloignés du djebel désertique. De tempérament autoritaire, il était néanmoins un homme très généreux, toujours

heureux de pouvoir offrir, mais gêné de recevoir. À ses côtés était assise sur le siège avant une femme assez grande, aux formes épanouies, les cheveux blonds et la peau claire. Elle peaufinait son maquillage, les yeux fixés sur le miroir de courtoisie de l'automobile. Son apparence et celle de son mari dénotaient une certaine aisance sociale. Elle était vêtue d'une jolie robe en mousseline aux tons pastel, son cou ceint d'un collier de perles blanches. Fidèle à son habitude, elle se serait aussi coiffée d'un grand chapeau aux larges bords, mais Joseph l'en avait dissuadée, prétextant qu'il ne fallait pas exagérer ; ils n'étaient quand même pas invités à la table de la noblesse de Sidi Bel Abbès. Odette, la sœur aînée de ma mère, ainsi que sa petite famille, était invitée au repas familial en ce jour de Pâques.

Sur la banquette arrière en cuir beige clair, immobiles comme des images, prenaient place leurs deux enfants, Anita sage et triste comme une madone et Pierre, tranquille comme une jarre d'huile d'olive. L'attitude calme de ce dernier était trompeuse, car on ne pouvait canaliser longtemps son énergie débordante et son espièglerie notoire. Son visage était d'ange mais son esprit toujours aux aguets, prêt à faire les plus grosses sottises que l'on puisse imaginer, avec une inventivité peut-être imitée mais jamais égalée. Son imagination féconde créera des situations délicates au cours desquelles nous ferons perdre patience à nos parents. Durant ces instants épiques, nous rendions leurs yeux exorbités, transformions leur voix si calme d'ordinaire en hurlements incontrôlés, bref nous frôlions toujours une sévère correction.

Une autre voiture de marque *Citroën* arrivait, mais d'une tout autre catégorie, beaucoup plus prolétaire. La vieille 2CV bleu ciel au coffre arrière bossu brinquebalait sur la route pavée. Soumis au traitement inhumain des ornières, les amortisseurs gémissaient de douleur et imploraient pitié avec des

grincements semblables à un ultime soupir. Mon oncle Marcel, presque debout sur l'accélérateur, marmonnait, les dents serrées et les mains crispées sur le volant qui paraissait démesuré. Il hochait la tête, signe indiquant chez lui un grand mécontentement, un début d'énervement. Quelques minutes de retard avaient suffi à le rendre fébrile, lui un homme si calme d'ordinaire. La faute à qui ? Sa femme Marie, une inconditionnelle du maquillage et de la coiffure, qui avait monopolisé leur salle de bain, durant de longues heures, comme d'habitude. Mon oncle, se moquant d'elle, lui reprochait son désir inavoué de redevenir pour un instant comme dans sa jeunesse : « Miss Detrie », la reine de beauté d'un petit village au sud de Sidi. S'en était suivi un retard qui allait rendre inévitable l'arrivée bon dernier de Marcel au repas de famille, ce dont il avait une sainte horreur.

La vitesse du véhicule n'était qu'une illusion, car même une passante au pas nonchalant, rencontrée au détour d'un chemin de traverse, parvenait à entretenir une conversation avec ma tante, par la vitre relevée. Quant à l'intérieur de la voiture où se trouvaient aussi leurs enfants, Jean et Cathy, on se serait davantage imaginé dans la cale d'un bateau par temps agité, tant le balancement de droite à gauche aurait pu vous rendre blême et vous causer la nausée.

Plutôt petit et fluet, les cheveux clairs, Marcel avait le regard aussi bleu et limpide que sa mère Digna. Sa gentillesse naturelle et sa façon de tourner en dérision même les situations les plus dramatiques forçaient l'admiration et l'attachement. Destiné à être le digne successeur de mon grand-père à la direction de l'atelier de tapisserie, il apprenait sur le tas les dures ficelles du métier et les difficiles conditions d'une vie d'artisan. Leurs visions différentes du travail s'affrontaient souvent sur la modernisation des outils ou la commercialisation de la maigre fabrication de meubles. Quelquefois en

conflit, ils parvenaient néanmoins à s'accorder autour d'une bonne anisette bien fraîche, étant tous deux des perfectionnistes, amoureux du travail bien fait. Ils avaient la même énergie et travaillaient dur afin de subvenir coûte que coûte aux besoins de leur famille respective.